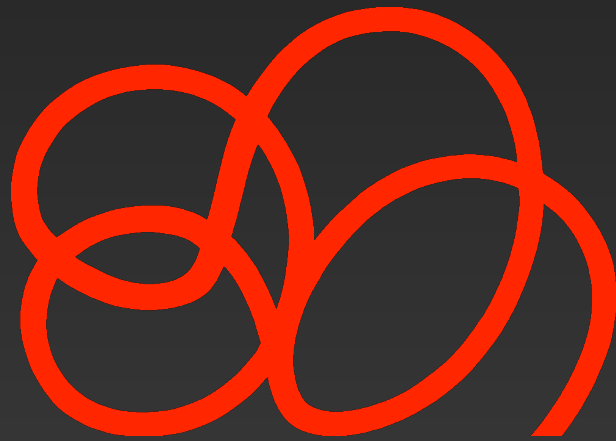
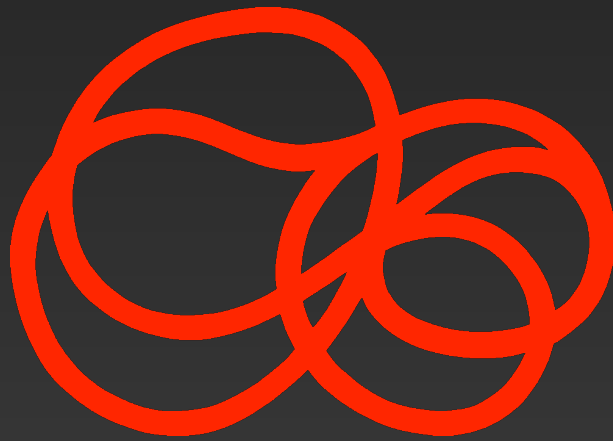


Dominique Petitjean



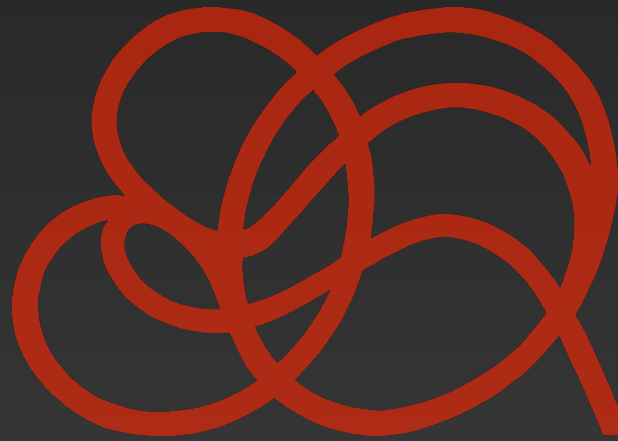
Mon âme



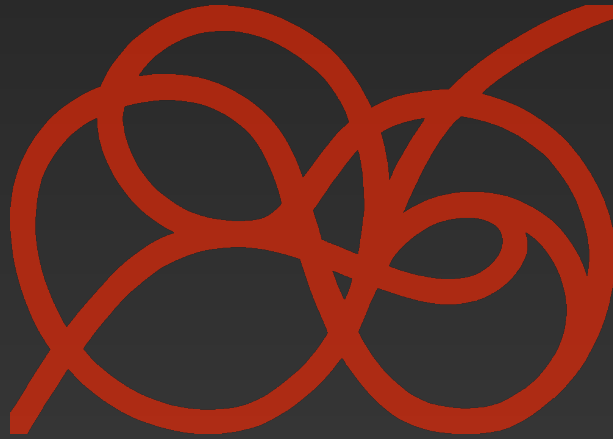
Une folle histoire du vide créateur,

septièmement :

*Retour de mon âme
sur son impossible franchissement
de la barrière du langage.*



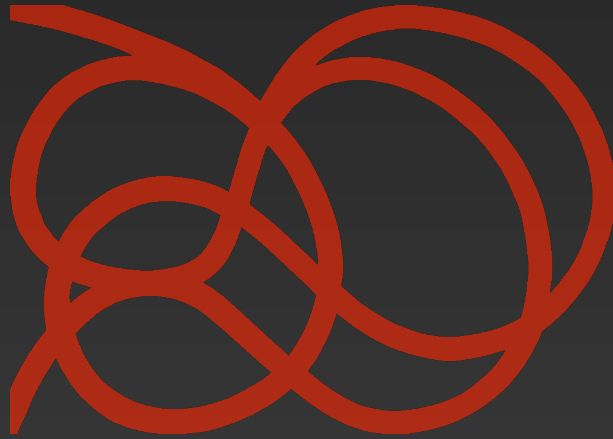
Mon âme



Du copain qui, par fierté, m'a montré la pousse de ses premiers poils et s'agrandir sa bite en la branlant, je ne me souviens ni du prénom, ni du nom, avant que toi P. le plus vieux et le plus grand de mes camarades d'alors, tu ne brandisses dans un ciel d'été, à la place de la femme à la vulve gommée par la censure, ton membre veiné jusqu'au gland pour qu'agenouillé, je le suce.

QUAND nous nous retrouvons le jeudi, mon ami, je te branle dès que tu me branles et vient que c'est toujours toi, le mouvement d'inflexion de mon corps décidant de mon sort, qui m'empoigne et me bascule et, slip et pantalon rabaissés sur les talons sans aucune opposition, m'encule.

Enhardis par nos bites qui se sont raidies avant que nous ne baissions nos pantalons et par mon âme d'avoir fait le choix de vivre les plaisirs qu'esquivait ma voix, mes doigts, en décalottant ton prépuce, frustrent mes lèvres entrouvertes et ma bouche mon anus une fois que, ta virilité fermement épanouie, presque toute, la suce.



TA bite qui s'arque entre mes doigts sans être froide et roide comme la quille que j'ai, en tapinois, taillé dans du bois, à pleine bouche je la salive tant il me tarde, agenouillé comme un officiant, de me retourner ou mieux encore de me renverser sur le séant pour que mon âme comme une femme que le frein de la pudeur ne retient, épouse la vigueur de tes reins.

AUTANT j'apprécie que tu éjacules de tout ton content quand tu m'encules autant, mon ami, je crains que la pâmoison de nos langues à se manger dans d'un baiser ne nous mène à recouvrer la raison dans la romance de nous être rencontrés pour désormais toujours nous entendre à laquelle mon âme d'enfant abandonné ne veut se laisser prendre.

De loger ta bite dans mes fesses, depuis qu'à l'écart nous fuguons, je ne dis pas non, mais ce n'est qu'aujourd'hui, dans ce cabanon, après avoir retiré mes chaussures, mes chaussettes et mon pantalon, devant ton pénis qui s'est agrandi à ne plus voir que lui, que mon corps, sans tricher avec une histoire d'amour qui en justifierait la raison, tremble d'être au cœur de sa condition.

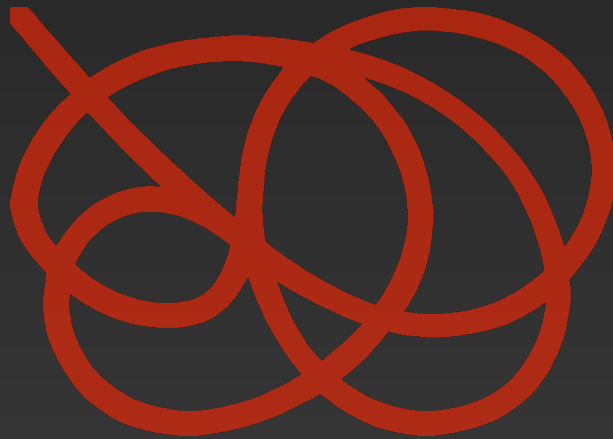


La première fois où l'obscurité du square abrita nos caresses je ne vis pas que des hommes plus âgés que nous s'y cachaient, ce n'est que lorsque nous sommes revenus dans ce même recoin que je les entrevis et que je me suis abandonné sans délai, tant mon âme le voulait, à tes mains m'asseyant sur ta bite, rassuré de savoir que dans l'ombre nous épiant, mes futurs amants étaient là m'attendant.

ÊTRE l'un de ces inconnus, les mains à plat contre le mur et le pantalon baissé, dont je me rapproche jusqu'à voir, dans un silence sur lequel vient cogner mon cœur, la taille des bites qui impressionne à servir un rituel où chacun donne, sans l'exprimer autrement qu'en le faisant, ce que le désir du corps de l'autre attend.

SANS autre préambule que de m'être placé du côté de ceux qu'on encule, de tous ces hommes qui se branlent autour de moi en attendant leur tour, alors que de l'ombre c'est détaché le plus généreusement outillé pour satisfaire une envie que ne mesure la vigueur endurente de son vit, aucun n'est venu là pour mettre le holà.

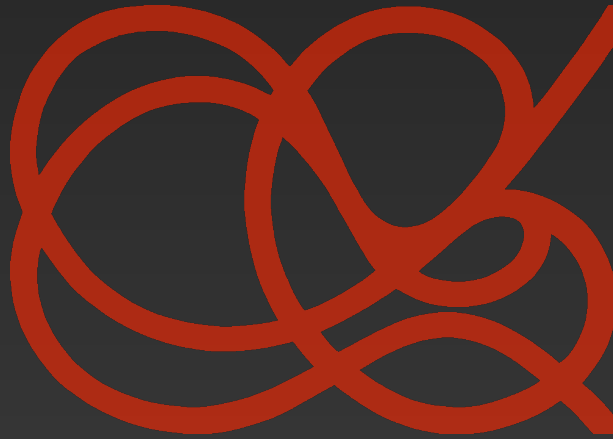
Ta soif, mon âme, de consumer tes désirs sans qu'aucun mot ne soit dit, me plaque contre des inconnus m'enculant sans merci.



M'inquiéteraient-je, dans le retour frustrant d'une bite à sa mollesse, qu'une autre déjà se dresse pour honorer mes fesses si, dans mon âme, la violence d'une discorde n'avait rompu le fil des mots d'espoir de la belle histoire que l'on se raconte dans la nuit noire d'un amour qui se prolonge au-delà d'un soir, plutôt que de m'abandonner nu au milieu d'inconnus.

Que mon jeune corps qui séduit de n'avoir encore atteint la carrure de l'homme qui connaît ses limites pour en avoir fait la somme, soit fendu par plusieurs plutôt que par un seul auquel une histoire d'amour m'aurait lié, le dois-je à mon âme de craindre que les mots brodés de la promesse de combler dans la fidélité d'une infinie délicatesse les désirs fébriles ne soient plus fragiles que le silence anonyme des caresses qui ne varie quand on honore mes fesses ?

Si mon âme ne préférerait, lors de mes rencontres avec les individus enhardis par ma jeunesse délinquante, aux mots enjôleurs des histoires de cœurs dont les amants se grisent tant qu'une crise, brutalement, ne brise ce doux bonheur de rêveurs, jouir dans le silence de la dérive des sens, peut-être me serais-je attaché à l'inconnu qui, le premier, avec retenue m'a enculé au lieu d'avalier le sperme de tous sans compter.

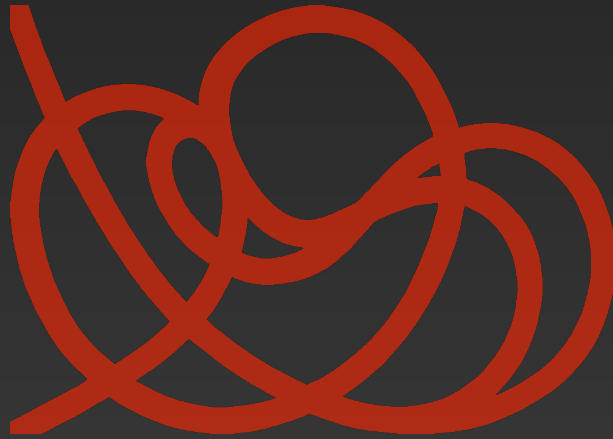


Dans ce foyer de l'enfance pour pupilles de l'état, je n'ai pas choisi d'être là, je n'y choisis pas le menu de mes repas, et comme pour les vêtements dont le fripier m'affuble, je ne choisis pas non plus la taille des bites qui m'enculent.

Je ne sais plus qui m'a appris que tu étais mort sur le chemin menant à Katmandou, mais je ne suis toujours pas certain que nous parlions de la même personne, de toi A. B., mon premier amour, puisque pleure en moi le regret de ne t'avoir jamais crié : « Je t'aime », alors que c'était toujours vers moi que tu venais, quand tu triquais.

A. B. ta disparition n'a pas changé l'attachement que je te portais puisque, de t'attendre, déjà je le faisais quand, dans l'errance prolongée de notre enfance, plus souvent qu'à mon tour, tu m'enculais.

MES pas, sur l'allant de ton pas, ne retardaient, A. B. lorsque nous nous pressions de retrouver le baraquement aux ferrures rouillées et aux murs fissurés car, bien avant de nous y faufiler, ta bite que crânement tu brandis alors que je m'accroupis, sans que tu ne l'aies branlée, longue et raide comme une trique, déjà, l'était.

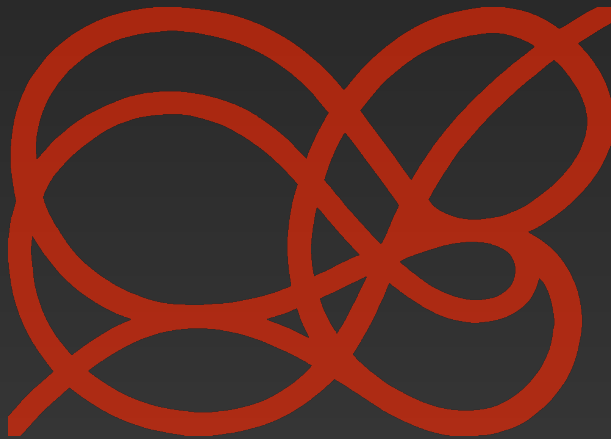


TA trique pointant telle une canne devant nous dans la rue, pour que cela ne se voit, tu la plaques contre ton ventre avec la ceinture de ton pantalon le temps que nous trouvions, sans que de l'intensité du désir qui précipite nos pas nous en soufflons les mots qui nous retarderaient, la première encoignure inoccupée par la misère des vagabonds, ô A. B. mon amant dont la bite reste, longtemps encore, rien que pour moi, ferme et longue.

A. B., la nature t'ayant doté d'une bite deux fois plus longue que la mienne, c'est à moi de jouir d'être enclé.

A. B., un enfant perdu dans un coin de rue je resterais si tu ne venais me clouer, autant de fois que tu le veux, ta trique dans les fesses sans que jamais je ne craigne l'intensité voyeuse de tes yeux.

LE chaos de mon cœur qui remonte paniquer ma tête ne trouve auprès de toi, A. B., sa raison d'être que lorsque, pour de bon, le plat de ton ventre fouette le reste de pudeur de mes fesses.

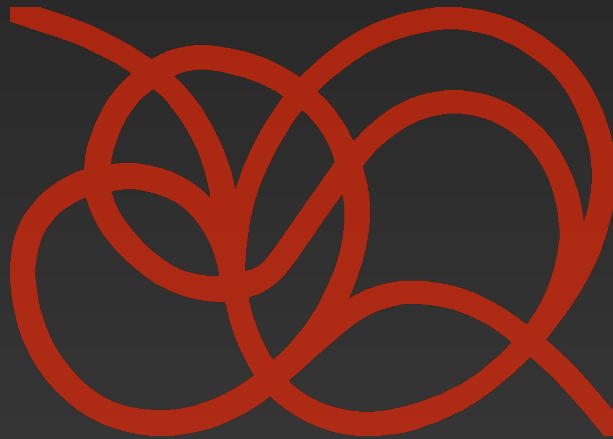


Ta trique, ô A. B. mon amant, constamment je l'ai en moi, quand tu débandes dans mon cul, elle grossit dans ma tête.

A. B., te rappelles-tu du jour où nous nous sommes retrouvés associés pour les travaux d'entretiens du foyer et que, ceux-ci rapidement bâclés et n'ayant pas cherché à me cacher pour me changer et laisser du temps passer pour retrouver mon vêtement à la patère du vestiaire, sans mot dire tu m'enculas et qu'affolé par ta vigueur je t'ai supplié d'un : « plus longtemps » au lieu d'un : « plus lentement ».

ALORS que je n'avais pas encore atteint ma taille d'homme, que je puisse suspendre ton immense corps dans le ciel je m'en étonnais chaque fois que, pour une bonne fois m'enculer, après m'être couché à la renverse à même le sol, tu y plaquais mes mollets de chaque côté de ma tête.

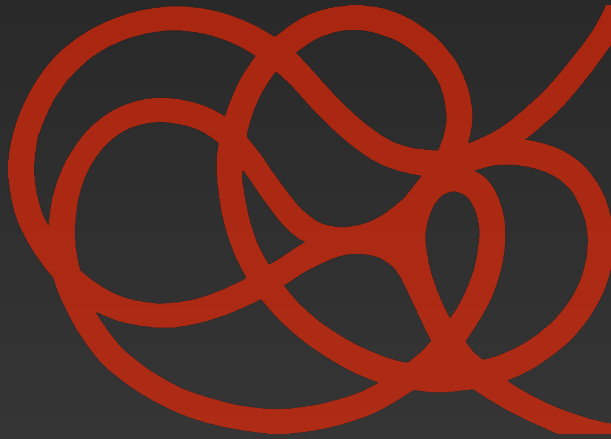
COMMENT confesser, sans me vanter, qu'empalé sur ta trique, ô A. B., plus d'une fois, les bras et les jambes en croix, j'ai fait la roue car dès lors que s'abolissaient en ta présence les protocoles et les lois de l'obéissance auxquels se soumettent ceux qui tirent un avantage à rester sage, mon âme ne craignait de franchir la barrière du langage pour s'aventurer loin de sa cage.



Avec empressement je m'adonnais aux caresses que tu me disais aimer, A. B., et que de moi-même j'ai fini par goûter surtout quand le bout ta queue, merdeux, il l'était plus qu'un peu.

Rapidement tu te beurras un énorme sandwich pendant que je vidais mon ventre et lavais mes fesses par trop salies, t'en souviens-tu, A. B..

A. B., de la goule noire où me replongent mes sommeils, à peine tu m'en délivres que j'enfile mes vêtements et enjambe, après toi, la fenêtre pour rejoindre les copains se repassant, accroupis sur la terrasse, une cigarette. Après quelques bouffées de fumée tu donnes le signal en déboutonnant mon pantalon, tous alors nous nous branlons, mais urge bientôt que je vous suce et m'encule qui veut. La bite de chacun ramollie nous regagnons nos lits. Sous le robinet servant à remplir le saut à serpiller je nettoie mes fesses et mes genoux saignants, la terrasse étant recouverte de graviers coupants.



Si, au lieu d'aller à la rencontre de vos verges tendues vers mes mains, ma bouche, mon anus, mon âme ne fréquentait que les songes où de ne pas s'incarner dans le plaisir me ronge, ô chers compagnons qui se disputent le tendre que je suis, au pilori d'un désir infini, ligoté encore, je serais.

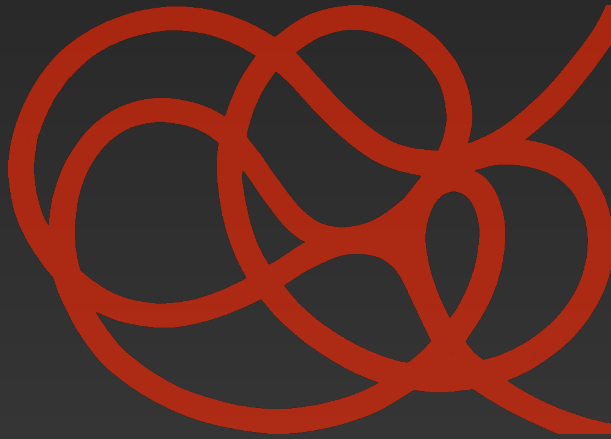
CETTE abondance d'amour que vos verges déversent, tour à tour, tous les jours si mon âme, plutôt que de la recueillir dans mon corps sans faillir, la quémandait dans des cascades de mots qui aguichent les sens sans que le désir ne s'évanouisse dans la brièveté d'un plaisir intense, ô mes nombreux compagnons m'enculeriez-vous sitôt que, gaillardement, l'envie vous presse ?

APRÈS l'orgie, l'intensité retombant et le sang refluant je me décharne, bientôt ne reste sous le drap que la cage de mes os et l'air que je respire ; dans un souffle qui s'est affaibli au point que l'angoisse de mourir en ce moment renonce à déchirer de son cri le silence de l'amour infini recueilli en mon âme qui, apaisée, se détache de mon corps puis, dans le trait de lumière qui traverse la fenêtre sans rideau du dortoir, doucement s'élève jusqu'au plafond.



Ô mes chers compagnons, vous n'avez rien compris, vous pensez contrarier mon âme en me salissant les fesses, mais c'est tout le contraire qui se produit puisque ce n'est que lorsque chacun, branlé, sucé, m'encule pour éjaculer que mon âme accède à cet amour désintéressé qui nous réunit. Ce que je vous dis là ce n'est pas le délire d'une âme prétentieuse puisque c'est ainsi, pour certains le jour, d'autres la nuit, qu'avec vous, je vis.

Du préau reliant le bâtiment où logeaient les stagiaires à celui où se donnaient les conférences, partait la perspective d'un parc repoussant dans le lointain l'orée d'une forêt. La nuit venue, je cédaï à mon audace et empruntais une contre allée pour bientôt raccourcir de deux plis mon short et lacer sur mes chevilles des espadrilles jaune paille à semelle compensée et de poursuivre de cette marche alanguissante qui devient toujours plus lente jusqu'à la limite du domaine où l'inclination d'une âme à se dissoudre dans la chair vous amène pour, près du bassin qui agrémente la terrasse d'une eau dormante et d'où s'élève dans une trouée de ciel constellé le remuement des premiers grands arbres, m'y assoir confiant que ne tarde d'apparaître l'approche silencieuse de l'ombre que mon attente veut voir.



Sans inquiétude car n'étant pas surpris j'entendis des pas crisser sur le gravier. Je reconnus dans l'homme s'approchant l'un des conférenciers. « Si l'eau du bassin n'était pas saturée d'algues je me serais baigné. ». Il répondit à mon envie en me disant que la mer était toute proche. Je lui précisais mon attrait pour le ballet des ombres dans la nuit des forêts puis, dans un rituel silencieux, je retirais ma chemise et traversais, les fesses nues, la terrasse en avançant de quelques pas le bruit que faisaient les chaussures autoritaires et brutales du conférencier en direction de la forêt.

Ma bite raidie n'étant que le prolongement de ta verge qui me transperce jusqu'à la garde, sans toi, ô mon amant des forêts, mon corps, de nouveau, ne se serait éclos.

EN allant au-devant des ombres dont les verges luisent comme des glaives dans la nuit des forêts mon âme multiplie les rencontres avec les amants qu'elle ne choisit pour que, dans le silence des orgies, l'amour soit infini, si bien qu'aux aurores, dans le filet d'un souffle devenu trop faible pour enchaîner les mots balourds d'un retour aux heures chastes du jour, je respire le repos de la mort dans la fatigue de mon corps.



Ô mes amants de la nuit des forêt dont les ombres se confondent dans l'anonymat d'une ronde pour que ne soient réfrénés, par une flétrissure de l'âge ou la disgrâce d'un visage, nos amours sans ancrage, maintenant que pleut sur moi en abondance du sperme, mon âme souffrirait si toutes vos verges me fascinant n'avaient foui mon anus vraiment.

Si, couché sur le dos, je cessais d'entrouvrir mes fesses, l'amour infini qui irradie mon âme pour autant que mon corps, qui entièrement s'abandonne au bélier de vos reins, soit fendu sans mollesse, ô mes amants sans visage de mes pages, il me faudrait alors le conquérir, mais de quel droit, de quel autorité ?

MON ombre s'enhardirait-elle dans la nuit des forêts où des amants se relayent pour faire de mon corps, en l'enculant, un véhicule ardent si, protégée par le chemin de ronde des mots qui isolent du monde où le plaisir doit s'acquérir, mon âme n'était enveloppée du halo intimement tendre du bonheur trouvé à ne plus attendre puisque seul l'amour qui reste promis est infini.



SANS les amants de la forêt qui se relaient sur ma page pour faire de mon corps absent, en l'enculant, un véhicule ardent, mon âme sans âge ne poursuivrait son voyage dans la nuit ininterrompue de l'amour religieusement attendu, puisque dans les orgies que je ne cesse d'écrire ne s'épuisent l'encre noire du désir et à une réduction de l'espace ne confinent les corps, les orgasmes.

Ô mes amants de la forêt qui revenez m'enculer dans la folie des pages brulantes que j'écris chaque fois que mon âme souffre trop de ne point jouir des plaisirs qu'elle s'interdit de peur que son voyage vers l'amour infini, une fois mon corps cloué au sol pour s'être abandonné à être écartelé dans une orgie sans parole, ne soit plus animé par les mots du désir de mes nuits.

Ô mon âme désirante qui fraie dans des poèmes de plus en plus compromettants pour se soustraire à la tentation de s'incarner dans un plaisir de la chair qui limiterait ton horizon à la poussière d'un cimetière, tu me tiens à l'écart des orgies dont ma plume resterait coite car dès l'instant où je jouirais, dans la nuit des forêts avalée par la gueule grande ouverte de la mort, d'être infidèle à l'histoire d'amour qui me manque, je te perdrais.



à propos

Le poème “Mon âme” a été relu et modifié
à la date du mardi 7 mai 2024

Les diptyques de “coïts” dessinés pleine page
au crayon de couleur sur papier 21x29,7
et la mise en page sont de l’auteur.

Les droits de l’auteur sont réservés.

*Ouvrage numérique édité aux dépens d'un amateur
en vue d'un usage strictement personnel et non-marchand.*

- *Pour me contacter*
- *Pour une visite de mon site internet*
- *Pour votre propre don actant votre satisfaction et vos encouragements*